



HAL
open science

Un siècle d'atlas linguistiques et d'études de géographie linguistique

Francis Manzano

► **To cite this version:**

| Francis Manzano. Un siècle d'atlas linguistiques et d'études de géographie linguistique. 2003. <hal-03168256>

HAL Id: hal-03168256

<https://hal.science/hal-03168256v1>

Submitted on 12 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Un siècle d'atlas linguistiques et d'études de géographie linguistique

(Fête de la Science 2003)

**Exposition et débat-conférence préparés et présentés par Francis Manzano
UFR Arts, Lettres, Communication,
CREDILIF,**

**responsable de l'option « Histoire des Idées Linguistiques » (DEA Langue, Littérature,
Représentation).**



Université Rennes 2 Haute-Bretagne

Un siècle d'atlas linguistiques

(Fête de la Science 2003)

Exposition préparée et présentée par Francis Manzano
UFR Arts, Lettres, Communication,
CREDILIF,
responsable de l'option « Histoire des Idées Linguistiques » (DEA Langue, Littérature,
Représentation).

Le projet de différents atlas linguistiques était en germe durant la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, notamment chez les comparatistes des langues romanes.

Il faut en effet évoquer le rôle très important joué par la linguistique historique comparative des langues romanes durant cette période. Pour la plupart des linguistes, il apparaît alors que ce domaine roman (langues directement issues de la transformation du latin) est de loin le mieux connu parmi les langues d'Europe. C'est à peu près la seule famille de langue où l'on connaisse véritablement l'ancêtre (le latin) et ses produits tant modernes (français, espagnol, italien etc.) qu'anciens, depuis le Moyen Age notamment (ancien français, ancien espagnol, ancien occitan etc.). Et parmi les langues romanes, la mieux connue est assurément le français. Cela permet sans doute de comprendre pourquoi la dialectologie (tout en étant présente ailleurs en Europe) s'est particulièrement développée dans le domaine français.

Vers 1850-1870, la connaissance de ces langues romanes et de leurs liens historiques et géographiques gagne très vite en précision. L'esprit est à la « philologie » (pratique des textes anciens, comparatisme horizontal des langues), à la mise en place d'un système positiviste de « lois d'évolutions phonétiques » permettant de comprendre comment des transformations divergentes de la langue de départ ont pu se produire et conduire aux langues romanes que l'on connaît.

Mais chez plusieurs germe l'idée qu'il faudra le plus vite possible reconnaître la répartition de ces langues (et de leurs variantes locales) sur le terrain, notamment dans cette France de la fin du XIX^{ème} où sont en préparation des changements profonds. A une époque où des valeurs telles que la foi dans le progrès social et le développement, l'unification linguistique et culturelle etc. sont très répandues, quelques linguistes pensent qu'il faut effectivement recueillir au plus vite le témoignage de ces multiples variétés romanes que l'on appelle le plus souvent des « patois », avant leur disparition, que beaucoup voient comme inéluctable.

Car à ce moment, par un effet de simplification très compréhensible, beaucoup pensent que la mort des langues régionales ou locales se produira dans un délai très bref.

Les premiers « dialectologues » sont donc en même temps censés recueillir langues et cultures régionales avant extinction, tout en alimentant l'appareillage conceptuel de la linguistique scientifique (historique et comparative) qui s'élabore dans les universités.

On notera que le mot *dialecte* (formé sur le grec *διαλεκτος* = *dialektos*, désignant au départ une variété régionale du grec ancien) semble apparaître en français sous la plume de Ronsard (1550), durant cette Renaissance où les langues régionales sont encore très largement à l'honneur.

En revanche, l'adjectif *dialectal* n'est recensé qu'à partir de 1864.

Enfin, le premier enseignement déclaré de *dialectologie* en France, est de 1881 (Ecole Pratique des Hautes Etudes, Paris).

Le premier atlas linguistique de la France viendra bientôt. C'est l'ALF, ouvrage conçu dans les dernières années du XIX^{ème} siècle, et publié de 1902 à 1907.

La linguistique au XIX^{ème} siècle

On ne peut pas vraiment situer la dialectologie française (et le siècle de travaux qu'elle va engendrer) si on ne comprend pas tout d'abord comment le XIX^{ème} siècle a vu la question des langues.

→ Le XIX^{ème} siècle, c'est d'abord la coexistence de langues et de nations relativement jeunes (et de ce point de vue la France est déjà une exception, par l'ancienneté de sa centralisation politique) où des langues et identités nationales s'entrechoquent, mais où émerge de plus en plus clairement l'idée d'origines communes des peuples européens.

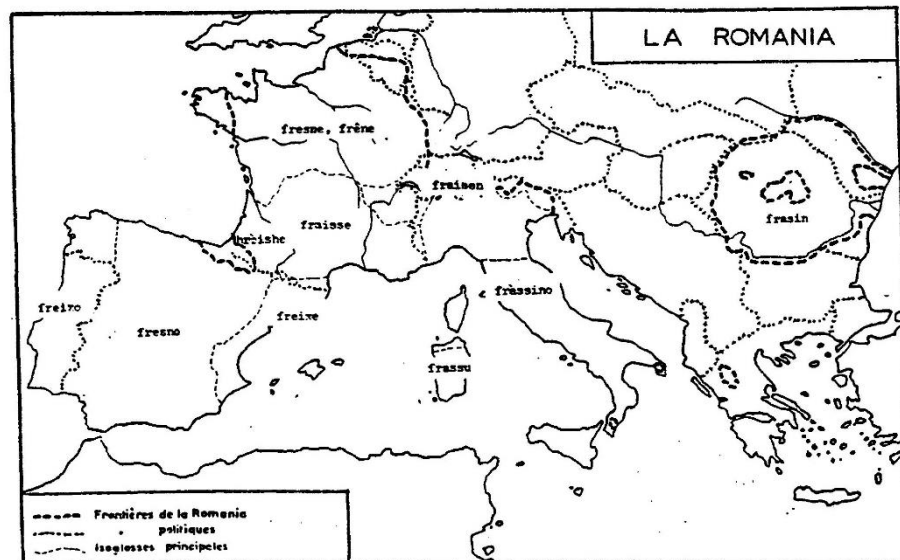
Sans entrer dans le détail c'est cette perception qui, en s'affinant, va faire de la linguistique une véritable science, dès lors qu'elle saura démontrer la parenté et l'origine commune des *langues indo-européennes*.

→ Mais la « grande » famille indo-européenne est une famille qui n'est que partiellement attestée, par exemple sous forme des langues anciennes d'Europe ou d'Asie (grec, latin, sanskrit), ou sous forme de langues modernes (français, anglais, allemand etc.). Certaines de ces langues sont bien documentées, disposent d'une histoire et sont aussi des langues écrites (français, anglais, par exemple). D'autres, au contraire sont des langues principalement orales et il est alors difficile de les comparer aux précédentes ou de les intégrer à un schéma d'ensemble. Les rameaux qui constituent la grande famille des langues indo-européennes comportent aussi bien souvent des inconnues, des trous, ce qui amène les linguistes du XIX^{ème} à émettre régulièrement des hypothèses. Bref, les linguistes sont bien souvent à ce moment des « archéolinguistes ».

→ Elle-même fragment de la famille indo-européenne, la famille (ou branche) *romane*, jouit de certains privilèges aux yeux des chercheurs. C'est un des rares groupes où l'on connaît le point de départ (le latin) et les aboutissements (français, espagnol, italien, roumain etc.). La plupart de ces langues sont aussi parmi les plus anciennement attestées des langues modernes d'Europe. Presque toutes sont écrites depuis le X^{ème} et le XI^{ème} siècles. Le français se distingue même en étant attesté dès 842 (Serments dits « de Strasbourg »). On a donc pour ces diverses langues romanes, depuis leur naissance, la possibilité de les suivre sans discontinuité dans leur évolution, tout en pouvant constamment les comparer à leur point de départ (le latin) et, parallèlement, à leurs congénères. C'est pour cette raison que les romanistes vont mettre au point un appareil théorique fondé notamment sur la notion de *loi de phonétique historique*. Par ce biais peuvent s'expliquer toutes les transformations depuis les origines, transformations qui engendrent à leur tour les changements de systèmes grammaticaux, et pour conclure, l'ensemble du changement linguistique.

C'est à ce point qu'intervient la dialectologie. Dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, alors que les problématiques fondamentales sont en place pour les langues romanes dites « d'Etat » ou « de culture », le terrain des langues romanes régionales est singulièrement en friche. Un terrain en friche mais dont on pense qu'additionné, combiné à ce que l'on sait déjà, il permettra bientôt aux linguistes romanistes de proposer la première interprétation « totale » d'une famille de langues.

La Romania : les noms romans du « Fresne » (du latin FRAXINUM)



2

La parabole de l'enfant prodigue

(1831)

→Durant la première moitié du XIX^{ème} siècle, parallèlement au mouvement de description et d'interprétation des langues d'Europe, différents projets de recensement des langues voient le jour, notamment dans les pays de langue romane et en France.

Chez nous, le recensement des langues régionales ne peut être isolé des difficultés de pénétration de la langue nationale dans la plupart des provinces. La Révolution Française, l'Empire, ont très abondamment signalé le fait qu'en différentes régions le peuple n'utilise guère le français. Partout les langues « régionales » sont solidement implantées. Ces projets d'inventaire précèdent le plus souvent des propositions de traitement dans la perspective d'une unification linguistique de la République. Ces propositions n'auront pas de grandes conséquences avant la scolarisation publique vers la fin du siècle.

→En 1806, le Ministère de l'Intérieur fit réaliser un recensement des langues. Les travaux de Ch. Coquebert de Montbret en résultèrent en 1831. On avait dans l'intervalle recensé les langues de France, défini leurs « frontières » (village par village souvent), et diverses traductions de la **Parabole de l'Enfant Prodigue** (Evangile de Saint Luc), bien connue à travers le pays, avaient été récoltées. Elles servent encore aujourd'hui de référence et de matériel pédagogique dans l'étude des langues régionales, bien qu'elles fassent de plus en plus figure de souvenirs d'une époque semble-t-il révolue. Ce travail, qui faisait appel à des traductions demandées par les Préfets, n'est pas à proprement parler un travail dialectologique, mais il donne toutefois le sentiment d'un pays où les langues régionales sont encore extrêmement vivaces et usuelles.

Texte français :

Son fils lui dit alors : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne mérite plus d'être appelé votre fils. Mais le père dit aux serviteurs : Allez vite chercher la plus belle robe et l'en revêtez, mettez-lui au doigt un anneau, des souliers aux pieds. Amenez le veau gras et tuez-le, mangeons et faisons liesse.

Textes d'oïl :

1) PICARD (Saint-Omer) : Sin fieu ly dit: Min père, j'ai gramment péché conte l'ciel et conte vous ; et jenne su pu dinne d'éte apelaï vous fieu. Alor l'père dit à ses gins : Allez vite qère s'première robe et fourez ly su sin dos ; mettez ly un aniau au douet et dés solés à ses pieds. Amenés aveucque l'viau cras et tuëlle, mingeons et faigeons bonne torche.

2) WALLON (Malmédy) : Et l'fils li diha : Pere, j'a pegchi conte lu ci et conte vos : ju n'so nin digne d'ess loumé vos fils. Mais l'pere diha atou ses siervans : appoirtu bin vite su pu belle robe et tapo li so l'coir et metto li onne bague et des solés èze pis. Et allézo prinde lu cras vai et sul touo et s'magnans et s'fusans gasse.

3) MORVANDIAU (Nièvre) : Et son fiot ly dié : Men père, y ait pécé conte le ciel et conte vous aitout, y n' mairite pu d'eitre aipelé voute fiot. Anchitôt, le père dié ai sas valots ; aiportez vias sai premère robbe et vitez ly, boutez ly enne baigue au det et das soulés dans sas piés. Aimouniez aitout le viau gras et l' tuez : mezon et fions fricot.

Textes d'oc :

1) AUVERGNE (Aurillac, Cantal) : Lou fil li diguet : Moun païre, iou ai peccat contro lou cieou et contro vous. lou ne mérite plus d'estre opelat vostre fil ; trotam-me coum' un de vostres doum'stics. Mais lou païre diguet o sous dom'stics : Pourtat biste lo pe gionto raoubo et hobiliai lou, metel-li un onel ol det et de souliés os pés. Pr'net un bedel gras et tuol lou per meingia et nous regola.

2) GASCOGNE (Gers) : E soun hil qu'euo digouc : Moun pay, qu'ey peccat cost'ouo ceo é daouant bous : nou souy pas mes digne deou noum de boste hil. Lou pay que digouc a sous baylets : Biste, biste, pourtat sa pruméro raoubo é boutats l'oc ; boutats lou la bago aou dit, é caoussats lou. Amiatz lou bedet gras, é tuats lou : minjen é hascan uo gran' hesto.

3) PROVENCE (Marseille) : Et soun fieou li diguet : Moun païré aï peccat contro lou ciel et contro de vous, noun siou pas digné d'estre appellat vouestre fieou. Alors, lou péro diguet à seis domestiquos : Adduses sa premiero raoubo, et vestisses lou ; mettes-li une bague oou det et de souliers eis peds. Adusés lou vedeou gras et tuas lou, mangens e faguem boumbanço.

3

L'Atlas Linguistique de la France

(J. Gilliéron & E. Edmont)

1902-1907

Dans cet atlas fondateur sont en fait contenus les premiers résultats mais aussi les germes de la dialectologie française pour les années à venir.

A une époque où la linguistique historique et comparative culmine et travaille avant tout sur des textes littéraires (nobles), il est intéressant de voir qu'un courant universitaire arrive à convertir en objet scientifique les langues et les cultures populaires, l'univers rural si souvent raillé, et le plus souvent vu comme « sale » et « arriéré » dans notre culture nationale. Car pour nombre de dialectologues, hier comme aujourd'hui, les résultats de ces enquêtes sont en quelque sorte les chaînons manquants dans la complexe histoire de la diversification des langues et cultures romanes.

Le lien avec l'ethnographie, l'ethnologie, se fera de plus en plus net, ce que l'on verra dans les atlas de la génération suivante (NALF). Le plus souvent, les dialectologues auront ce sentiment très fort que repérer les noms des objets, des techniques, ne revient qu'à rassembler des étiquettes si l'on ne parvient pas à ancrer les mots dans l'espace géographique et la société qui les produisent.

Cette ouverture de la linguistique vers la société qui produit les systèmes de noms, jetait les bases d'une première **sociolinguistique**, fondamentalement rurale bien sûr.

Dans le même temps, en creusant ces axes sociaux et historiques d'enracinement, la dialectologie allait devenir l'un des faire-valoir possibles d'une autre linguistique novatrice qui s'élaborait parallèlement à Genève, dans les cours de Ferdinand de Saussure (**linguistique dite « générale »**).

Les qualités :

→ Pour la première fois se déroulait sous les yeux de l'observateur, une représentation (même si partielle) de la variation des langues sur le terrain. C'était véritablement une première, à une telle échelle du moins.

→ On peut voir se dessiner, en consultant la trame des points d'enquête, une véritable volonté de quadrillage du territoire national. Il était donc possible, à partir de là, de tracer la première véritable carte de distribution des langues régionales, une carte valable jusqu'à nos jours (à quelques détails près).

Quelques défauts ou difficultés à conséquences multiples :

→ Les concepteurs de l'ALF ont été peut-être trop ambitieux, ce que l'on ne saurait reprocher de manière étroite à des chercheurs préoccupés par un projet de vision totale. Il n'y avait qu'un enquêteur (E. Edmont) pour cet espace considérable. Celui-ci a dû d'ailleurs apprendre certaines langues régionales avant d'enquêter sur elles. Une telle procédure, inévitablement, devait conduire à des fautes d'écoute et de transcription, ce qui a été souvent signalé par la suite (en Corse notamment).

→ Il s'agissait d'un atlas roman. Cela rejette du coup les langues non romanes de France : Basque, Breton, Flamand, Alsacien-Lorrain (Lorraine germanique). On retrouve donc les grands blocs romans de France (Langue d'oïl, Langue d'oc, Franco-Provençal), mais du même coup les frontières politiques sont franchies : Iles Anglo-Normandes, Belgique, Suisse, Italie. Ce qui ne pouvait rester sans effets dans une Europe tiraillée par le problème des « nationalités », sortant d'une guerre et allant se précipiter dans celle de 1914-1918.

Les dépassements prévisibles :

→ L'ALF exerça une très forte influence sur l'Europe romane. Différents atlas, en Espagne notamment, s'inspirèrent de lui, pendant une trentaine d'années. En revanche, dans les années d'ascension du fascisme italien, l'ALF et Gilliéron seront criblés par les attaques de certains dialectologues italiens (Gino Bottiglioni), notamment à propos de l'extension corse de l'ALF, où l'on montra régulièrement les fautes commises, ce qui fut une manière indirecte de montrer que la Corse n'était pas française, et ne pouvait être qu'italienne.

→ L'ALF, comme tous les atlas par la suite, abandonnait les transcriptions graphiques ordinaires. Il fit donc beaucoup pour promouvoir le principe de transcription phonétique des langues, déjà très répandu dans les études historiques du français et des langues romanes. Mais la faiblesse vient aussitôt, car si on savait relativement bien transcrire les langues « nationales » à ce moment, les choses étaient plus difficiles pour des langues régionales dont le système était largement méconnu. Les dialectologues, pour cette raison, allaient devenir par la suite d'excellents phonéticiens et phonologues, très attentifs aux réalités orales.

→ Toujours plus exigeants, les dialectologues des années 1930-1940 jugeront enfin que le maillage était trop distendu (entre 5 et 10 points d'enquête par département). C'est cette réflexion qui est directement à la base du NALF.

5

Le Nouvel Atlas Linguistique de la France (NALF)

ou « Atlas de la France par régions »

Pour dépasser positivement quelques unes des limites de l'ALF, différents linguistes français, dont notamment Albert Dauzat (élève de Gilliéron), militent pour un Nouvel Atlas Linguistique de la France à la fin des années 30. La II^{ème} guerre mondiale, qui survient alors, étouffe provisoirement le projet. Certaines enquêtes avaient pourtant commencé, puis les travaux institutionnels ayant repris à la libération (soutenus par le Centre National de la Recherche Scientifique, CNRS), les publications commencèrent en 1955. Les publications de ce type viennent tout juste de s'achever, par exemple avec l'Atlas de la Bretagne Celtique de Jean Le Dû, ici exposé.

Ces différents atlas sont caractérisés notamment :

- par le fait qu'ils sont l'œuvre de spécialistes des langues et cultures de l'aire considérée
- par le fait qu'on y a travaillé le plus souvent en équipes (plusieurs enquêteurs connaissant le terrain)
- par le fait qu'autour d'une partie commune de questionnaires (pour pouvoir comparer avec l'ALF ou avec d'autres régions), des sections nouvelles d'enquête apparaissent : végétaux, vie rurale, techniques etc. dans la logique même de la mission écolinguistique et ethnographique de la dialectologie
- par le fait que les transcriptions sont bien plus fidèles (contrairement à l'époque d'Edmont et Gilliéron, on peut réécouter à volonté les enquêtes enregistrées), tout en s'orientant parfois vers des notations épurées, de type phonologique (voir ALPO).

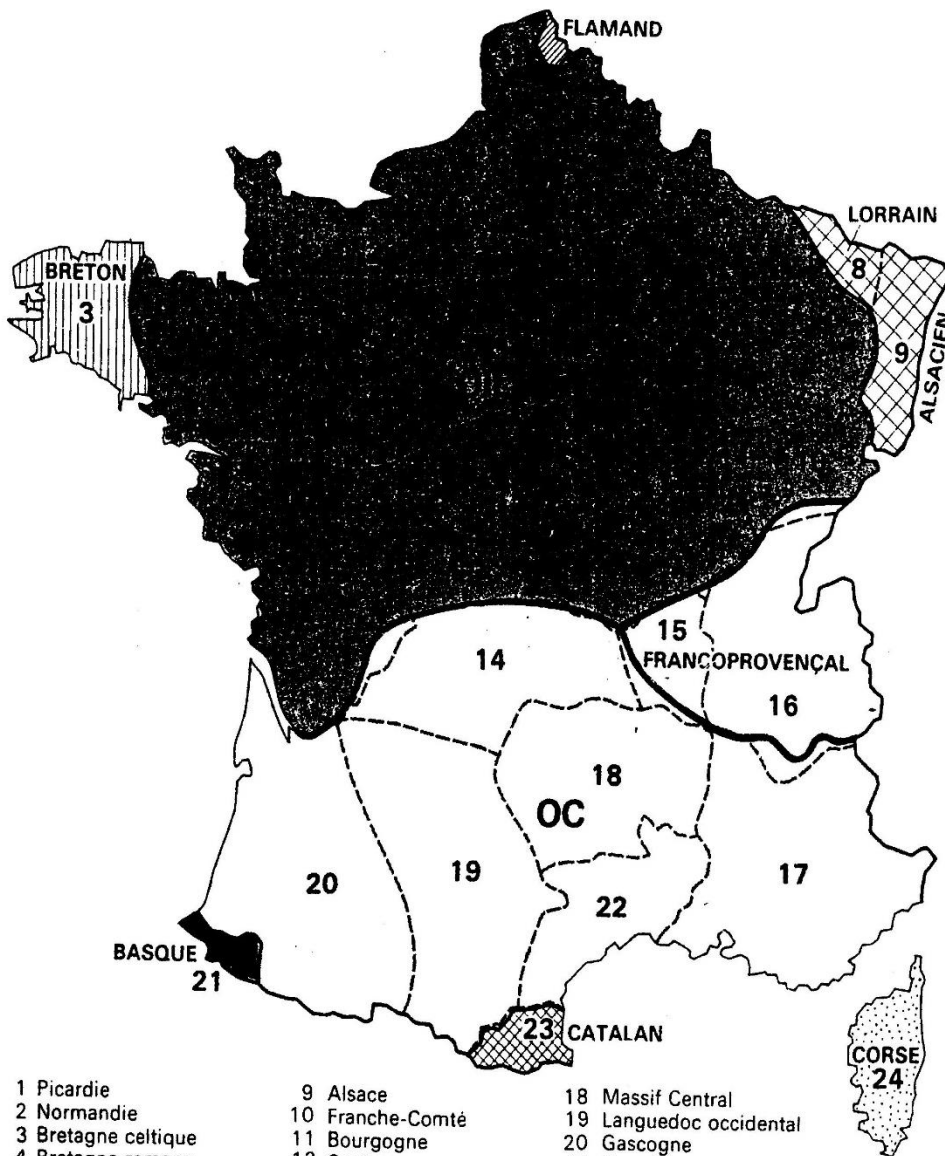
Principaux résultats et prolongements :

- Les répartitions entre langues, mais aussi entre variétés d'une même langue sont saisies de manière bien plus assurée. Dans l'ensemble, ces atlas montrent relativement bien où commence une langue (ou une variété locale de la langue) et où finit une autre, souvent au village près. Mais en même temps on a pris conscience, avec ces travaux, du fait que très souvent la frontière de langues est un objet extrêmement difficile à théoriser et surtout à définir sur le terrain. Cette question des frontières de langues, qui exaspère la linguistique romane depuis le XIX^{ème} siècle, reçoit donc différentes réponses.
- La plupart des atlas ne prennent pas position et continuent de dérouler la variation, donc de l'enregistrer, ce qui présente le double intérêt de gagner en précision par rapport aux réalités de telle ou telle langue régionale, et, en même temps, de créer une mémoire de la langue et des sociétés rurales dont on voit bien qu'elles reculent partout, même si ce recul n'est pas aussi linéaire qu'on le pense souvent.
- Certains atlas, au contraire, mettent à l'ordre du jour la question des mesures et des frontières. Tel est le cas de l'Atlas Linguistique de la Gascogne (Jean Séguy), qui, il y a une trentaine d'années a engagé les recherches de l'équipe de l'Université de Toulouse vers la *dialectométrie* (version de la dialectologie basée sur des systèmes généralement complexes de mesures statistiques de point à point).
- Une section du NALF a réussi un premier tour de force, malheureusement resté inaperçu, en tout cas trop peu souvent souligné. C'est celle du domaine catalan de France (ALPO, Henri Guiter). On a là absolument tous les villages des Pyrénées-Orientales, ainsi qu'également tous les villages d'une large bande de contact dans l'Aude et l'Ariège (domaine occitan) et en Espagne (domaine catalan d'Espagne). Ainsi, moins d'un siècle après l'ALF, toute impasse était évitée sur le terrain. Pour un mot ou une structure, on pouvait donc voir l'ensemble de ses réalisations et, partant, les fractionnements exacts possibles.

La plupart de ces atlas sont disponibles à cet étage de la B. U. (Salle des Lettres, XD)

Les sections du NALF

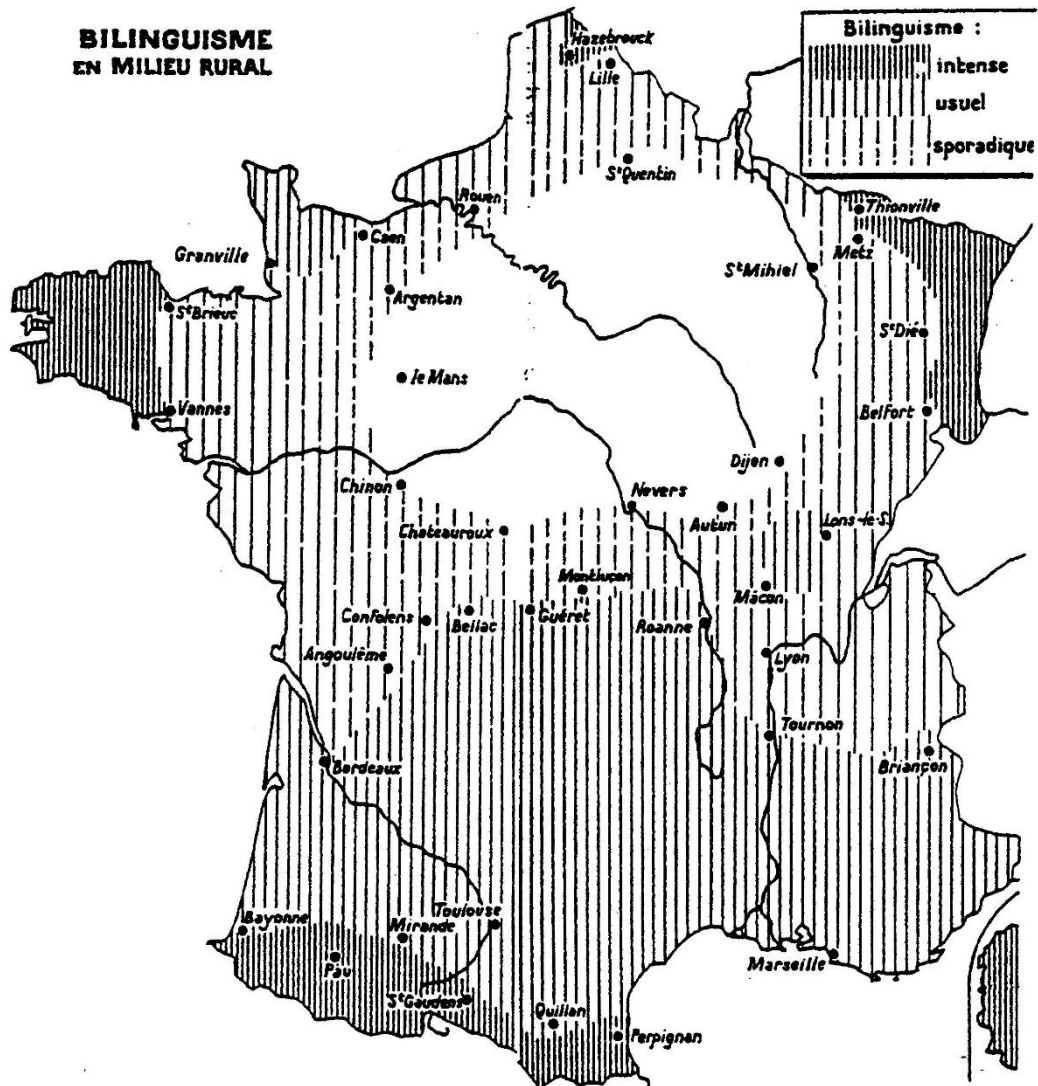
LES ATLAS LINGUISTIQUES PAR RÉGIONS



- | | | |
|---|--------------------------|-------------------------|
| 1 Picardie | 9 Alsace | 18 Massif Central |
| 2 Normandie | 10 Franche-Comté | 19 Languedoc occidental |
| 3 Bretagne celtique | 11 Bourgogne | 20 Gascogne |
| 4 Bretagne romane | 12 Centre | 21 Pays Basque |
| 5 Ile-de-France, Orléanais,
Perche, Touraine | 13 Ouest | 22 Languedoc oriental |
| 6 Champagne et Brie | 14 Auvergne et Limousin | 23 Roussillon |
| 7 Lorraine romane | 15 Lyonnais | 24 Corse |
| 8 Lorraine germanophone | 16 Jura et Alpes du Nord | |
| | 17 Provence | |

La diglossie en France à l'époque du NALF,

d'après Bernard Pottier



6

L'Atlas Linguistique des Pyrénées-Orientales

(ALPO, 1 volume, Henri Guiter)

Cet atlas, c'est normal en toute science, présente des qualités et des défauts, que les chercheurs ne peuvent pas toujours prévoir, le recul leur manquant.

En outre, aucune recherche scientifique, surtout en sciences humaines semble-t-il, ne peut être totalement détachée de celui qui la fait, des représentations qu'il se fait lui-même de son objet scientifique. Les chercheurs comme Gilliéron, Edmont, d'autres encore au début du XX^{ème}, avaient en général une vision plutôt nationaliste en ce qui concerne la question des langues et cultures régionales. Avec du recul, dans une époque d'affirmation des nations modernes, il est ainsi compréhensible que Gaston Paris, maître de la linguistique romane à la fin du XIX^{ème} déclare quelque part :

« Aucune limite réelle ne sépare les Français du Nord des Français du Midi ; D'un bout à l'autre du sol national, nos parlers populaires étendent une vaste tapisserie dont les couleurs variées se fondent sur tous les points en nuances insensiblement dégradées. »

→A l'opposé d'une telle conception, Henri Guiter était un catalaniste, ce qui veut dire par exemple qu'il était hostile aux idées de rapprochement, assez courantes dans les années 70, avec l'occitan ou langue d'oc (idée par exemple défendue par l'occitaniste Pierre Bec, qui considère que catalan et occitan ensemble, constituent une langue-pont qu'il baptise occitano-roman).

Pour Henri Guiter (et collaborateurs), la différence entre les deux langues existe et doit être assurée. Bien sûr se pose tôt ou tard à propos de cet atlas (et de bien d'autres certainement) la question du choix des cartes. Sans mettre en cause l'honnêteté des chercheurs, il est évident, quand on connaît le domaine, que des choix différents auraient pu conduire à augmenter le nombre de cartes où occitan et catalan font bloc. Tel quel, en effet, les cartes de l'ALPO (H. Guiter l'a démontré dans de remarquables travaux *dialectométriques*) font encore passer une frontière très nette de langues entre Pyrénées-Orientales d'une part, Aude et Ariège d'autre part.

Un atlas exhaustif, mais court

L'ALPO est remarquable surtout par le fait que toutes les communes de la zone observée ont fait l'objet d'une enquête. On mesure ainsi la différence avec l'ALF mais aussi avec d'autres sections du NALF. Il n'y a donc plus d'impasses, d'inconnues, dans les produits cartographiés. On a, à partir de l'ALPO, une représentation possible (certes partielle car les questionnaires sont forcément partiels) de la variation d'ensemble au sein des Pyrénées méditerranéennes françaises. C'est justement cette qualité de couverture qui a donné aux travaux statistiques et dialectométriques de H. Guiter, malheureusement méconnus, une clarté et une efficacité exemplaires, même si on peut les critiquer. Notons que cet atlas est probablement le plus court du NALF (565 questions).

Un atlas d'orientation phonologique

L'une des caractéristiques de cet atlas est l'orientation *phonologique* des transcriptions, c'est-à-dire que le système de transcription conduit à négliger différentes variations de la forme des mots et structures recueillis. En cela il se distingue de certaines sections du NALF et surtout de l'ALF ou d'atlas inspirés de celui-ci (un modèle de complexité reste à ce jour l'*Atlas de la Péninsule Ibérique*, ALPI, modèle du genre mais non présenté ici).

Un atlas net et dépouillé

La cartographie des données va dans le même sens. C'est une cartographie dépouillée et visuellement nette, non encombrée de détails que l'auteur semble négliger. Ce que l'on peut lui reprocher quand on connaît le domaine, mais ce qui procure aussi une réelle aisance de lecture et d'exploitation.

On peut par exemple comparer avec l'ALG, autre remarquable composante du NALF, mais où la consultation est bien plus difficile dans la plupart des cas.

Henri Guiter était Professeur à l'université de Montpellier quand son atlas fut publié (1966).

7

L'Atlas Linguistique et ethnographique de la Gascogne

(ALG, ou ALEG)

(de 1953 à 1973, 6 volumes, Jean Séguy et collaborateurs)

La Gascogne est l'ensemble le plus vaste géographiquement dans les pays de *langue d'oc* ou *occitan*. Pour simplifier, on dira que le gascon s'étend de la rive gauche de la Garonne à l'Océan atlantique et aux Pyrénées à partir de la région de Toulouse. Dans la partie supérieure du cours de la Garonne le gascon passe largement sur la rive droite de ce fleuve, et déborde même en territoire espagnol (Val d'Aran).

Dans l'ensemble, le domaine gascon est constitué par un ensemble de variétés qui ne manquent pas « d'annoncer » l'ibéro-roman (Espagnol, Portugais) plus au sud.

Appuyé sur des structures rurales et souvent montagnardes, le gascon, à l'époque des enquêtes de Jean Séguy et de ses collaborateurs, était en même temps une langue très bien conservée dans les campagnes mais aussi un ensemble de variétés localisées peu touchées par la Renaissance « occitane » qui se développait à ce moment (notamment sur la base du dialecte dit « languedocien »).

C'est d'ailleurs là une constante souvent observée en dialectologie, quand les langues sont vraiment parlées, on s'aperçoit que les locuteurs réels de cette langue tiennent assez peu compte des mouvements de récupération symbolique (globalement qualifiés de « militants »).

Un atlas détaillé

Du fait de cette vivacité du gascon (il existait encore des sujets monolingues dans les Pyrénées gasconnes quand Jean Séguy démarra ses travaux), on a le sentiment, en plusieurs endroits d'une grande richesse des réponses et des notations. Les nuances sémantiques, dans cet atlas, sont très nombreuses. A cet égard, l'opposition est par exemple très nette avec les données recueillies et transmises par l'ALPO. Mais sans doute aussi la personnalité de Jean Séguy, qui a beaucoup marqué ses successeurs, était-elle un atout important dans cette entreprise.

Un atlas à ambition taxinomique

Contrairement à d'autres travaux dialectologiques, cet atlas ne se contente pas d'enregistrer un ensemble de réponses au questionnaire. On sent très bien, en plusieurs endroits, une volonté de déboucher sur une véritable classification du gascon (taxinomie) dans l'ensemble des langues romanes. Des cartes et sections de l'atlas sont d'ailleurs consacrées à ce type de regard, mais qui du coup ne sont pas très faciles d'accès et de lecture.

Un atlas à la source de la dialectométrie

L'ALG est également important historiquement, car à partir des cartes précédentes et du cumul des données s'est développée une voie statistique et métrique de la dialectologie. Sur le plan général, l'idée de mesures n'était pas nouvelle, mais son application à des données dialectales l'était. Pour autant cette voie nouvelle ou *dialectométrie* n'a guère rayonné, bien qu'on retrouve des préoccupations identiques ou voisines chez d'autres auteurs d'atlas (voir ALPO).

Un atlas qui met de l'ordre dans la variation dialectale

Jean Séguy et certains de ses collaborateurs (Xavier Ravier notamment), sur la base des données de l'ALG ont entrepris une réflexion profonde sur l'essence même de la variation dialectale. Dans son ensemble, cette démonstration des années 70 a confirmé le rôle capital joué par le *lexique* (les mots) dans la production des aires de cohérence et les ruptures constatées sur le terrain. Cette réflexion a eu également le mérite de remettre la dialectologie correctement à sa place. Jean Séguy évoquait régulièrement le *primat du lexique*, son idée était donc que les dialectologues, par la force des choses sans doute, ne portaient que très peu attention au système global de la langue, concentrés et limités qu'ils étaient par la considération de la variation lexicale.

Jean Séguy était Professeur à l'université de Toulouse.

Les atlas bretons

8

L'Atlas Linguistique et Ethnographique de la Bretagne Romane, de l'Anjou et du Maine

(ALBRAM, 2 volumes, 1975-1983, Gabriel Guillaume, Jean-Paul Chauveau)

L'Armorique romane

Comme son nom l'indique, l'ALBRAM concerne la Bretagne romane. Ses auteurs ont d'ailleurs, semble-t-il, penché pour l'appellation *Atlas Linguistique Armoricaïn Roman*. Il s'agit donc de la partie orientale de cette province ou région administrative. C'est donc aussi le domaine du *gallo*, parlé en Haute Bretagne, tandis que vers l'ouest (Basse Bretagne) est parlé le breton.

Ceci pose d'ailleurs immédiatement un problème d'identification dialectale. Si à l'ouest, le breton, dans la situation délicate qui est la sienne, est parfaitement délimité, tel n'est pas le cas du gallo, qui ne se distingue pas fondamentalement des variétés de langue d'oïl parlées dans le Maine, la Mayenne etc.

L'atlas, on le voit, ne prétend pas faire de distinction.

Un atlas à portée ethnographique

L'ALBRAM est devenu un modèle d'atlas détaillé, à grande valeur ethnographique et écolinguistique. On y a interrogé longuement sur la flore, la faune, à côté de sections plus traditionnelles consacrées à l'habitat ou au monde matériel dans son ensemble. Les développements sémantiques à partir des cartes, révèlent, comme dans le cas de l'ALG, une société rurale d'une grande richesse, car il est vrai que le gallo (et ses voisins orientaux) est une langue très bien adaptée au bocage armoricain, nuancée, expressive. Et il faut dire que les chercheurs ont bien accompagné cette dimension.

Gabriel Guillaume était chercheur à l'Institut Catholique d'Angers, et **J.-P. Chauveau** chercheur au CNRS.

9

Nouvel Atlas Linguistique de la Basse-Bretagne

(NALBB, Jean Le Dû)

Centre de Recherche Bretonne et Celtique, Université de Bretagne Occidentale, Brest, 2001. 2 volumes, 600 cartes.

Le dernier grand atlas en date

→ Pierre Le Roux avait publié à partir de 1924 un Atlas Linguistique de la Basse Bretagne (ALBB). Cet atlas, très proche des premiers atlas romans par ses ambitions prêtait aux mêmes critiques et dépassements que l'ALF, comme on l'a vu. Par exemple, il y avait 77 points d'enquête dans l'ALBB, et l'on passe à 187 dans celui-ci. Ce qui veut dire qu'une fois de plus on est en mesure de mieux comprendre comment les mouvements s'effectuent sur le terrain, quels sont les fractionnements dialectaux, quelles sont les zones où se conserve au mieux le breton depuis une vingtaine d'années, quelles sont les zones où au contraire le français (et le gallo) exercent de très vives pressions etc.

Ceci nous amène à considérer que cet atlas, comme tous ceux qui l'ont précédé en un siècle environ (atlas romans ou autres) est une mine de renseignements pour l'immédiat, et pour l'avenir, qu'on a toujours tort de négliger. Les auteurs, souvent, proposent des interprétations ou analyses. C'est leur travail et cela correspond à leur passion d'enseignants chercheurs. Mais ce n'est jamais là qu'une très faible partie, comparé à ce qu'en tireront ensuite d'autres chercheurs, d'autres équipes, ou tout simplement ceux que la question des langues et cultures régionales touche tôt ou tard au cours d'une vie. Un atlas est donc toujours appelé à devenir un monument, une ressource pour d'autres progrès dans les sciences du langage et de la culture. Mais il est aussi le résultat d'un investissement humain qui se décompte en dizaines d'années, en vies entières. Comment donc pourrait-on ne pas évoquer collectivement les acteurs de la dialectologie, connus ou inconnus, à l'occasion de cette Fête de la Science en 2003, un siècle exactement après le premier volume de l'ALF ?

Jean Le Dû est Professeur Emérite de celtique à l'université de Brest. Il a dirigé de 1989 à 1996 un Groupement de Recherches (CNRS 0009) consacré aux Atlas Linguistiques, Dialectes et Cultures régionales de France.

10

La dialectologie en 2003 : orientations et implications

On ne trouvera pas ici de théorisation poussée, car tel n'est pas l'objectif de la Fête de la Science.

Mais voici donc quelques observations pour conclure.

→ Les langues régionales n'ont certes plus en 2003 la vigueur qu'elles avaient encore en 1903. Mais il faut apprendre la prudence dans un tel domaine. En 1903, la plupart des observateurs voyaient la disparition de ces langues régionales comme inéluctable à très court terme. Elles sont pourtant toujours là en 2003, même si leurs domaines d'utilisation et leurs locuteurs sont incontestablement réduits. C'est donc probablement que la question est bien plus complexe qu'on ne le pense généralement et que les regards que nous portons ne sont jamais que partiels par rapport à cet objet.

→ La sociolinguistique, qui tire nombre de ses axes de la dialectologie, a corrigé certains points de vue réducteurs de la dialectologie. Comme notamment cette manie des dialectologues d'aller vers de « bons informateurs ». Ce qui d'une certaine manière suppose alors qu'il existe de « mauvais informateurs ». Mais en réalité c'est affaire de point de vue. Si l'on tend vers l'archaïque (ou « authentique »), le point de vue classique de la dialectologie reste bon, quoique forcément partiellement chimérique.

D'un autre côté, même une communauté rurale n'est pas à l'abri d'influences extérieures nombreuses. Elle est donc sujette au changement linguistique et, sur ce plan, la dialectologie doit être impérativement corrigée par un point de vue sociolinguistique.

→ Les dialectologues vont donc, nécessairement, s'engager dans les années à venir vers des descriptions plus fines et représentatives statistiquement des mutations sociolinguistiques en cours au sein même du terrain rural qui leur est cher. C'est ce que l'on fait déjà au sein de structures de recherche comme le CREDILIF. Voir sur ce point la revue « Les Cahiers de Sociolinguistique », publiée par les Presses Universitaires de Rennes.

→ La dialectologie romane a fortement inspiré la sociolinguistique, lors de son affirmation dans les années 1960-70. Un chercheur comme William Labov, aux Etats-Unis, écrit concrètement que ses modèles étaient certains dialectologues romanistes de Suisse, estimant même parfois qu'il était difficile de faire mieux qu'eux. C'est dire en fait le poids et la longue potentialité des études dialectologiques pour l'avenir de la linguistique, bien que cette discipline reste très marginale dans la plupart de nos structures.

Pourtant les américains notamment ont largement diffusé les appellations **dialectologie sociale**, ou **dialectologie urbaine**, à propos de leurs études de sociolinguistique principalement urbaine. C'est dire encore une fois le sentiment qu'ils ont, très souvent, de réaliser un travail où leurs prédécesseurs furent plus d'une fois les dialectologues européens.

→ La dialectologie a un peu plus de cent ans. Les données amassées sont impressionnantes. Il a fallu des vies entières pour les constituer, il faudrait certainement des vies entières pour analyser ce legs hors du commun.

Mais avec un peu de recul, il est assuré qu'on aura de la sorte la base de modélisations exceptionnelles des changements intervenus en Europe entre la fin du XIX^{ème} siècle et la fin de ce XXI^{ème}, qui commence à peine pour nous.